Anabases

Traditions et réceptions de l'Antiquité

1 | 2005

Varia

Jean-Yves CALVEZ, *Politique et histoire en Allemagne au XIX^e siècle. Critique de la pensée politique des historiens allemands*

Pascal Payen

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/anabases/1516>

DOI : 10.4000/anabases.1516

ISSN : 2256-9421

Éditeur

E.R.A.S.M.E.

Édition imprimée

Date de publication : 1 mars 2005

Pagination : 313-314

ISSN : 1774-4296

Référence électronique

Pascal Payen, « Jean-Yves CALVEZ, *Politique et histoire en Allemagne au XIX^e siècle. Critique de la pensée politique des historiens allemands* », *Anabases* [En ligne], 1 | 2005, mis en ligne le 01 octobre 2011, consulté le 22 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/anabases/1516> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/anabases.1516>

Ce document a été généré automatiquement le 22 septembre 2020.

© Anabases

Jean-Yves CALVEZ, *Politique et histoire en Allemagne au XIX^e siècle. Critique de la pensée politique des historiens allemands*

Pascal Payen

RÉFÉRENCE

Jean-Yves CALVEZ, *Politique et histoire en Allemagne au XIX^e siècle. Critique de la pensée politique des historiens allemands*, Paris, P. U. F., collection « Questions classiques », 2001, 298 p.
23€ / ISBN 2 13 051684 X

- 1 Les sciences historiques et l'histoire comme science se développent en Allemagne au XIX^e siècle en contact étroit avec la réflexion politique qui accompagne la formation des États-nations en Europe. Contre cette idée trop aisément admise, selon lui, dans le cas de la Prusse, J.-Y. Calvez avance la thèse selon laquelle, dans la pensée des grands historiens allemands de la période, ce ne seraient pas l'État, ni même la nation, encore moins le contrat, résultat de débats et d'un compromis, qui seraient le fondement du politique, mais un « terreau naturel » antérieur à l'intervention des hommes en société, un « substrat tellurique » (*tellurisch*) de toute valeur, de toute vérité, creuset de la « race » et de son équivalent, le « peuple » (*Volk*). L'historiographie allemande dans son ensemble témoignerait d'une tendance profonde « à la recherche d'un principe immanent ou intérieur aux communautés politiques même, à leur histoire », et la « nation » serait « une forme privilégiée de cette intériorité à soi du politique ». Cette thèse accorde, souvent de manière implicite, une influence déterminante aux écrits de Herder et de Fichte, notamment, pour ce dernier, aux *Discours à la nation allemande* de 1807-1808 : l'identité nationale repose sur un substrat éthique donné, ce qui exclut

toute construction par la raison, le dialogue, le droit ; l'État, toujours déjà présent, ne renvoie qu'à lui-même. Dès la fin du XVIII^e siècle, l'historiographie allemande dans son ensemble se serait ainsi éloignée des idées de l'*Aufklärung* et aurait largement contribué à la recherche de cette « voie particulière » (*Sonderweg*), si intensément explorée jusqu'au temps de la Seconde guerre mondiale.

- 2 Bien que, parmi les huit grands historiens convoqués par l'auteur pour étayer sa thèse, seuls Droysen et Mommsen soient des spécialistes de l'Antiquité, il est nécessaire de les replacer dans le fil de la démonstration. L'auteur distingue deux grandes périodes, articulées autour de la Révolution libérale qui s'ouvre en mars 1848 et échoue quelques mois plus tard. Avant 1848, objet de la première partie, se détachent les figures des « vieux-libéraux », Friedrich Christoph Dahlmann (1785-1860) et Georg Gottfried Gervinius (1805-1871), et du conservateur Friedrich Julius von Stahl (1765-1860). Avec eux, tous trois membres du Parlement de Francfort, en 1848, apparaît, se détachant des tendances de l'idéalisme hégélien, un âge de l'histoire qui est aussi un âge politique, dans lequel se développe l'État moderne, appelant la participation de tous les membres de la société. L'affirmation de l'État en tant que puissance comme telle est l'œuvre de Ranke (1795-1886). Il ouvre alors la voie à une « nouvelle pensée », d'après 1848, où la réalité ultime est celle de la « nation » que doit incarner l'État, et singulièrement l'État prussien engagé dans une politique de puissance qui est son essence même. Droysen (1808-1884) et Mommsen (1817-1903) se retrouvent alors, dans l'exposé, aux côtés de Heinrich von Sybel (1817-1895) et de Heinrich von Treitschke (1834-1896) pour illustrer un courant désigné, avec justesse, comme national-libéral, mais ramené, de façon excessive, sinon erronée, à l'expression d'un nationalisme confondu avec la conception du *Volksgeist*.
- 3 Concernant Droysen et Mommsen, les deux plus grands historiens de l'Antiquité du XIX^e siècle, profondément engagés dans les combats politiques de leur temps et, en particulier, n'ayant cessé de réfléchir à la constitution d'un grand État national allemand, l'erreur de perspective qui parcourt les deux chapitres que leur consacre J.-Y. Calvez provient de l'attention insuffisante accordée à leurs travaux sur l'Antiquité. Chez l'un et l'autre historien, les analyses neuves proposées sur l'époque hellénistique, dans *l'Histoire de l'Hellénisme*, pour Droysen, et sur l'organisation de l'Italie à l'époque républicaine, dans *l'Histoire romaine*, pour Mommsen, proviennent d'une interférence, d'un va-et-vient de nature épistémologique entre ce que les sources nous apprennent des temps anciens et ce que l'actualité dévoile au jour le jour, à propos du problème central de l'unité en matière politique. Or, à cet égard, ni Droysen ni Mommsen n'illustrent un durcissement de la réflexion qui irait dans le sens d'un État conçu comme une « communauté naturelle donnée », qu'une politique de puissance aurait pour fin de réaliser dans l'histoire. Les deux historiens ont pris leurs distances, dans la décennie 1870, à l'égard de la politique de puissance de Bismarck, alors qu'ils avaient cru que les évolutions de la Prusse des années 1850-1870 permettraient de faire advenir une unité politique reposant sur le droit et la culture, c'est-à-dire sur l'idée de contrat issue des Lumières et adaptée au contexte prussien. Or, sur ces questions, les positions de Droysen sont à la fois claires et nuancées ; elles empruntent à deux courants : le mouvement national et la sensibilité libérale. Encore faut-il préciser le sens de chacun, et non étiqueter l'historien en tant que « national-libéral », synonyme de réactionnaire, partisan d'un État prussien fort. D'un côté, Droysen considère que c'est autour de la Prusse que doit se construire l'unité allemande, en raison, notamment, de son rôle au

moment des « guerres de libération » anti-napoléoniennes. Mais d'un autre côté, il se montre attaché avec une égale force aux libertés individuelles, et sa conception de l'État en tant que corps public puise aux sources du rationalisme des Lumières, revisité par l'analyse qu'il propose du IV^e siècle grec et des temps postérieurs aux conquêtes d'Alexandre : l'unité des royaumes est la seule solution politique qui permette de préserver l'héritage des cités. À l'époque hellénistique, écrit Droysen, « l'unité et la liberté, ces principes antagonistes, vont se concilier » (*Histoire de l'Hellénisme*, III (1843, nouvelle édition 1877-1878, traduction française 1883-1885, p. 14-15 ; voir aussi, p. 16-17). De même Mommsen accorde-t-il une place importante aux peuples de l'Italie engagés dans leur lutte contre Rome.

- 4 Les divergences d'analyse ici exprimées avec l'ouvrage de J.-Y. Calvez ne doivent pas conduire à omettre de préciser que l'auteur s'inscrit résolument, pour sa part, contre toute idée d'un substrat national invariant, qu'il soit de nature éthique ou biologique, tel qu'on peut le retrouver aujourd'hui encore, en France et en Europe, dans sa version « républicaine », de gauche, ou dans ses tendances plus extrêmes, à droite. Mais, pour parvenir à une pleine compréhension de ces questions qui ont fait et font encore l'objet d'une actualité passionnée, ce livre montre que la réflexion conduite à partir de l'Antiquité n'est pas un supplément d'âme destiné à illustrer une situation intemporelle : elle permet de mieux poser les problèmes en faisant interférer, sur le mode de la différence, des contextes historiques et épistémologiques que leur analogie de surface rapproche parfois superficiellement ou, à l'inverse, que leur divergence supposée interdit de confronter. C'est à ce second cas de figure, en forme d'oubli, que se rattachent les études sur Droysen et Mommsen contenues dans ce livre, dépourvu par ailleurs – on le regrettera – de bibliographie et d'index.

AUTEURS

PASCAL PAYEN

Université de Toulouse-Le Mirail